

ÉTUDES D'ART RELIGIEUX

II

DES CYCLES GERMANIQUES ET SCANDI-
NAVES DANS LA *TETRALOGIE* DE
RICHARD WAGNER.(Suite ¹)

III

Nous avons vu le cycle des *Nibelungen* se dessiner dans le sens des idées du Moyen-Age, se projeter définitivement dans le Moyen-Age, étude ou loisir du Moine ou du Baron (2). Il devint, pour l'Allemagne, ce qu'était, pour la France, la *Chanson de Roland*. Il est, en sa formalité dernière, le produit de cette activité littéraire qui aboutit, d'autre part, à la *Table Ronde*, à la *Brut d'Angleterre*, au *Faux-Gildas*, à *Garin le Loherain* et, surtout, au *Roman-du-Reinhart*. Le *Nibelunge-nôt* reflète l'esprit chevaleresque du temps, comme le *Reinhart* en répète l'esprit satirique ; comédie dans le *Reinhart*, tragédie dans le *Nibelunge-nôt*, le premier est l'envers du second (3). C'est, apparemment, en Saxe, Brême, Munster, Sœst (l'ancienne Saxe), que le poème définitif fut le plus répandu ; c'était là que ses légendes constitutives s'étaient le plus abondamment concentrées. — Il y eut même, très probablement, d'autres chants appartenant au cycle des *Nibelungen* qui ne furent pas attirés dans la rédaction écrite au commencement du XIII^e siècle. Le poète Marner indique quelques-uns de ces chants.

Nous n'avons ni l'intention, ni la faculté de relever, une à une, tout le long de l'époque féodale, les vicissitudes de l'épopée germanique. Nous voulons seulement suivre, à travers le Moyen-Age, la trace générale du poème, mais du poème considéré, maintenant,

(1) V. *Mercur de France*, nos 47 et 48.

(2) Manuscrit de St Gall. — Manuscrit de Lasbergh, écrit dans une des salles de ce château.

(3) On trouve dans le *Reinhart* allemand maintes allusions aux traditions épiques des *Nibelungen*.

dans son caractère païen, scandinave. Pour cela, ayant vu l'action du Moyen-Age sur l'œuvre, il faut examiner la réaction de l'œuvre sur le Moyen-Age (1). Le Moyen-Age a teinté le poème des couleurs de l'idéal latin et chevaleresque ; à son tour le poème incorpore dans le Moyen-Age le vivant souvenir des Mythologies et des Barbaries ; il y suscite comme des palin-génésies de religions et d'épopées.

Comme nous venons de l'indiquer, la tradition des *Nibelungen* ne donna pas seulement naissance au poème de ce nom. A un degré de formation moins « parfaite », elle se résolut en une pluralité de légendes, de contes, de *märchen*, qui descendirent dans le peuple. La Chevalerie avait pour elle la grande épopée ruisselante de durandals et d'oriflammes. Le peuple eut mieux : l'âme même de l'épopée, son âme naïve, primitive, mystérieuse, pleine de l'étoilement des anciens cieux. Qu'on ne nous objecte pas la prétendue « grossièreté » de ces légendes : nous savons bien que l'une d'elles, le *Hærner Siffrid*, fait du Héros du Nord un apprenti forgeron (mais il tranche l'enclume avec l'Épée forgée !), un bouvier (mais il est le prodigieux bouvier d'un monstrueux bétail de Dragons !) — Lorsqu'elles aboutissent si bas, ou plutôt si loin, les traditions épiques sont bien près de revenir à l'élémentaire réalité de leur origine ; et c'est encore à travers l'âme des peuples (2) que ces traditions s'identifient le mieux à elles-mêmes. Tout le légendaire de la vieille Allemagne tient dans l'ensemble de ces contes ; non ce légendaire historique, officiel en quelque sorte, qui dérobe, sous la naïveté de la forme, d'immanentes conceptions politiques (3) ; mais ce légendaire composé de l'émerveillement que met au cœur de l'homme le spectacle de la vie, de la nature et du ciel. Cette irradiation de l'ingénuité absorbe, dissout toutes les idées de temps, de mesure, de relativité, et elle colore tout du même rayon éternel. Après le poète, où trouver ce don de contempla-

(1) Il s'agit, bien entendu, du Moyen-Age allemand.

(2) Des peuples... du Moyen-Age.

(3) Dans la légende de Charlemagne mort, devant ressusciter lorsque le flot de sa barbe aura trois fois entouré la pierre où le vieil empereur repose, et ramener une ère de prospérité, n'y a-t-il pas comme le symbole d'une reconstitution de l'empire... d'Occident (germanique, plutôt ?... Hélas !).

tion mieux développé que dans le peuple?—C'est pour cela que ce qu'il y avait d'intimement agissant, d'invétééré, de domestique, pour ainsi dire, dans les vieux cycles du Nord, alla si droit, sous la forme de pauvres contes, aux peuples germaniques.

Et ainsi les vieilles mythologies, les vieilles croyances, les vieux fastes sublimes roulaient confusément du fond du Passé ténébreux jusqu'à l'âme naïve du Moyen-Age, dans l'humble et profonde lueur de cette âme. L'ancien panthéisme scandinave se modelait peu à peu dans les clartés du Christianisme. La lumière de la grâce se levait sur un monde renouvelé, sans doute, mais dont les matériaux, pour être autrement agencés, n'en étaient pas moins païens de provenance, n'en représentaient pas moins comme tout ce que le Ragnarœcker scandinave avait laissé de vestiges de l'antique Nord. — C'étaient, comme dit symboliquement, le *Gylfaginning*, c'étaient, retrouvées dans les herbes de la ruine, les tablettes d'or jadis possédées par les Ases; et l'on pourrait dire du peuple allemand du Moyen-Age ce que l'Edda de Snorri rapporte des nouveaux Dieux qui naquirent après la fin du monde: « Ils parlent de la poussière puissante laissée par le Passé, des preuves de force données dans ces temps, et des runes antiques de Fimbul-Tyr. »

Dans cette « poussière puissante » flottait, crépusculairement, l'immense palingénésie, la myriade des légendes païennes, des apparitions qui, du fond des ruines paternelles, se tournaient lentement vers le Moyen-Age, et, en imploration au seuil de ses porches, au rebord de ses ogives, lui demandaient asile. Et les peuples accueillirent cet essaim qui se répandit par les villes et par les campagnes, par les cathédrales et par les castels. Toute la création en fleur des mythologies festonna de rinceaux la rigidité pieuse des architectures.

Il faut, pour l'Allemagne, examiner de plus près le légendaire, le panthéisme qui, du fond de l'immense tradition des *Eddas* et des *Nibelungen* (1), se déversa sur elle comme d'une corne d'abondance. Le christianisme vint par dessus; mais sous cette Allemagne chrétienne, le merveilleux, le fabuleux, transparait

(1) J'entends : le poème des *Nibelungen*, alors qu'il contenait certainement les éléments que recueillirent les *Eddas*.

magiquement (1); il forme le fond de superstition de toutes les coutumes; et comme la vie à quoi il se mêle n'est plus la vie exclusivement militaire des temps barbares, comme, à côté de l'Homme d'armes, voici venir le Bourgeois, le Paysan, l'Ecolier, ce merveilleux prend comme quelque aspect familier, immédiat, pratique. L'impression qu'il dégage a quelque chose d'analogue à l'effet de la *Cuisine des Anges*, de Murillo. Cette bonhomie dans le fantastique, j'en trouve d'abord les traits dans le cycle des Nains, des Moennlein. Ils ont quitté les montagnes de la Norvège et de l'Islande pour les montagnes de la Germanie : le Wunderberg, le Taunus, l'Erz-Gebirge, le Thüringerwald. Dans les idées chrétiennes de l'Allemagne, Dieu les a créés pour cultiver le sol, comme ils étaient, vers l'extrême-nord scandinave, dans ces terres de geysers et de volcans, les formidables forces géologiques. Maintenant adoucis, les voilà retirés dans des montagnes plus tranquilles, couronnées de chalets et festonnées de vignes. De leur ancien labeur ils ont gardé comme une industrie, une diligence de fourmis. Leurs femmes filent le lin. Et sur cette vie d'ordre et de travail, la douceur de sentiments chrétiens. Les Nains du Wunderberg vont à l'église de Saltzourg. Leurs distractions : la musique et la danse. Au crépuscule, par toutes les fissures des rochers, vite, dans la campagne. Tous ces petits yeux convoiteurs laissent un moment le spectacle des trésors édifiés en sombres vermeilles sous la montagne, pour la douce nuance infinie du ciel du soir. Ils s'entretiennent sur la colline, avec les étudiants qui passent, tandis que d'en bas, de tous les clochers de la grand'ville universitaire, Göttingue, Iéna, Heidelberg, montent les carillons des angelus et des rumeurs d'activités latines. Puis ce sont les voisinages chez les burgraves de la contrée; maint haut Electeur les prie à dîner. Et, vidrecôme au poing, ils boivent au Saint-Empire de la nature allemande, à la prospérité de l'Empereur, à la conquête de l'Italie.

Moins insignes sont les Koboldes. Le Kobolde, c'est le nain domestiqué. Il n'habite pas la montagne; le paysan, dans la plaine, l'emploie comme garçon de ferme. Il couche, l'été, dans la grange, l'hiver, au coin de lâtre. Il ne demande pour salaire qu'une écuelle de lait tous les jours. Complaisant, modeste, gai. Par les

(1) Nous reviendrons là-dessus.

soirs de moisson, c'est lui qui mène la joie des travailleurs; il est le dernier à quitter la danse, et, quand tout s'est endormi, sa gaité solitaire persiste bien avant dans la nuit, comme une veille de grillon.

Mais d'autres ébats, dans la campagne, sous le clair de lune, succèdent à la rougeoyante danse des moissonneurs pailletée d'épis. Fondus au vague de l'azur lunaire, voici voltiger les Elfes en farandoles argentées. Ils sont l'âme de l'apaisement de la nuit, et leur rythme est comme le déroulement d'un soupir de béatitude. Tels, impondérables dans l'ampleur de l'éther, par les collines et par les clairières, ils décrivent leurs volutes. Et, à ce frôlement, un éveil fantômal a frémi dans la campagne; alors tout le panthéisme possible à la Nature se lève, s'esquisse. En essors innombrables, voici les esprits des eaux, des forêts, des montagnes. Les Nixes chantent au bord des cascades que ce chant active, auprès des moulins qui en tournent plus vite; ou bien, vagabondes, elles s'en vont conter des histoires aux bergers rassemblés autour d'un feu, dans la prairie. C'est une immense églogue nocturne et fantastique. De la nappe lumineuse de l'étang, le wasserman émerge, sous son chaperon vert; il barbotte tel qu'une énorme grenouille, et les ondes, en fuites ondulées autour de ses ébats, semblent se propager, par delà les rives, dans l'ondulation de la forêt remuée de myriades de hantises. Là, dans un rayon de lune, les Vierges-cygnés s'essorent en aspirations de lys; ou bien, espérantes au bord du lac, en la magnifique candeur de leurs ailes, elles attendent le Chevalier qu'elles mèneront vers d'ineffables exploits (1). Mais voici, vers ce rêve, en bercements infinis, lents,

(1) Dans l'Edda-Sœmundar, les vierges-cygnés, qui sont Valkyries, protègent et parfois épousent les héros. Cette tradition scandinave s'est hypostasiée dans certaines légendes françaises et allemandes du Moyen-Age, telles que le *Lac du Désiré*, et surtout le *Chevalier au cygne*, du minnesinger Conrad de Wurtzbourg. « Au Cygne correspond toute une épopée chevaleresque, où l'oiseau tant de fois chanté par la muse antique prend, sous l'influence du génie romantique, une signification nouvelle. Le Cygne amène, en effet, vers le Nord, de vaillants chevaliers qui fondent les premières principautés des bords du Rhin... Au caractère religieux dont l'avait revêtu l'antiquité, le Cygne des traditions du Nord unit alors un caractère profondément historique » (GEORGES KASTNER. *Les Sirènes*).

voici du fond des ondes émaner de magiques symphonies. Dans les lointains de limpidités, on entend des tintements de cloches, des modulations d'orgues, comme si l'abîme entier était une cathédrale toute grondante de vêpres. Les eaux semblent s'approfondir en basiliques de cristal; et des chœurs harmonieux d'ondines peuplent ces architectures transparentes. Ce sont de savantes musiciennes; les séductions de leurs concerts sont faites, n'en doutez mie, de toutes les ressources d'un orchestre varié : saquebute, trombone, harpe, guiterne, viole, chalumeau... Soudain les sons défont, le silence s'étend, la lune étale plus largement le miroir de l'eau; et, dans ce recueillement, une voix, une voix solitaire s'élève, lente, pure, extasiée comme un essor d'ange. C'est Lore-Ley, la belle fée du Rhin, l'éternelle fiancée; elle chante la venue prochaine du bien-aimé, de l'unique Amant. Que de bons chevaliers ont péri dans les flots! Nul ne fut le Prédestiné. Celui-là viendra-t-il jamais? Combien de nuits s'écouleront encore, semblables à cette nuit, pleines de l'appel langoureux et stérile. Combien de nuées rouleront encore sous le clair de lune, avant les nuées d'assomption qui emporteront vers l'éternité le beau couple enfin réuni. Elle est pourtant bien belle. L'évêque qui la cita comme magicienne n'eut pas la force de la condamner. « La douceur du regard, le frais incarnat du visage, la suave mélodie de la voix, voilà ma magie. »

La légende de Lore-Ley, c'est presque le mythe de Brünnhild. Elle aussi attend un Héros, un autre Siegfried. Mais Lore-Ley, par sa mélancolie, appartient trop encore au Moyen-Age. Viendra-t-il jamais, l'amant espéré? Elle est bien de cette époque qui ne put réaliser qu'à travers tant de douleurs et d'incertitudes le plus magnifique idéal.

C'est dans une autre légende, celle de Kunégonde, qu'il faut chercher l'immédiate transposition du mythe de Brünnhild. Kunégonde, voilà, distincte du Moyen-Age, la Valkyrie des *Eddas*. Couchée au sommet d'un roc escarpé, il fallait que celui qui la voulait conquérir gravit à cheval cette pente vertigineuse. Bien des chevaliers périrent. Enfin, il parut, le héros. Mais, comme Siegfried, il méprisa le prix de son exploit; et la Dédaignée se précipite dans le gouffre. Cette légende nous semble beaucoup plus précise que celle de Lore-Ley. La fée du Rhin invoque la venue de l'amant, à la

manière des jeunes filles dont le fiancé était à la croisade. Toute autre est la conception de l'amour dans la légende de Kunégonde; l'amour est là, sauvage, hautain. Ce n'est plus la fée mélancolique, vague dans la sérénité bleuâtre des nuits d'été, la fée vagabonde qui voudrait fixer et reposer sur un cœur pur son cœur éternellement incertain; mais c'est la guerrière violente, vermeille en la clarté des sommets qui lui font un piédestal, la guerrière dont il faut, pour en être aimé, ployer l'orgueil primordial. Et n'est-ce pas comme la tristesse d'un *Ragnaræcker*, d'une fin du monde, cette irréalisation du secret et suprême désir qui couvait pourtant au cœur farouche de la vierge?

Mais, dominant la confusion de ces contes, que l'on pourrait appeler la menue monnaie panthéistique des palingénésies, dominant le tourbillon des nains, des koboldes, des sylphes, des ondines, des femmes-cygnés, des fées et des chevaliers errants, voici des contours plus vastes, des légendes plus profondes et qu'anime l'âme même des anciens mythes. L'immense symbole de l'Anneau, après avoir signifié, pour les peuples de l'Invasion, la puissance de l'Empire Romain, exprime maintenant, pour le Moyen-Age, la puissance de l'Empire Karlovingien. A cet Anneau sont liées les destinées de la nouvelle capitale de l'Occident, Aix-la-Chapelle. La légende raconte que l'Anneau fut découvert, par l'archevêque Turpin, sous la langue d'une vieille femme, de qui Charlemagne, par l'attraction d'un tel trésor sur elle, s'était rendu amoureux. Quelle serait la signification de cette figure de vieille femme? Volontiers, verrions-nous en elle comme l'emblème du Passé barbare et scandinave, une sorte de Herda de Mœre, de Sapience des anciens âges. Par elle Charlemagne est encore lié à ce Passé; mais l'archevêque Turpin, qui représente ici les temps nouveaux, la Latinité civilisatrice, dépouille la vieille femme de son artifice; il lui enlève l'Anneau, qu'il garde. Et, dès lors, Charlemagne, en raison de la même fascination occulte de l'Anneau, se laisse dominer par l'influence du prélat, il se tourne vers l'avenir. Mais, ajoute la tradition, l'archevêque, prévoyant les malheurs qui pourraient arriver si ce talisman tombait entre les mains d'un méchant homme, le jeta dans le lac d'Aix-la-Chapelle. Et c'est ainsi que cette ville recéla le palladium du nouvel Empire d'Occident.

Non moins immédiate est la transposition populaire et chrétienne du mythe des géants édifiant Walhall, Freya devant être leur salaire. « Les Ases ayant élevé Midgôrd, dit le *Gylfaginning*, un architecte, de la race des géants, vint les trouver et offrit de construire, en trois ans, un château tellement fort, qu'il serait impossible aux Géants des Montagnes et aux Hrimthursars de s'en emparer. Il demanda, pour récompense, Freya, déesse de l'Amour. Les Ases consentirent. Mais au moment de s'exécuter, ils hésitèrent, rejetèrent la responsabilité de ce marché sur Loke, qui, à les entendre, les avait perfidement conseillés. Loke, pris de peur, use d'un subterfuge pour empêcher le Géant de finir son ouvrage dans les délais promis. Et Thor, survenant, surprend le Géant dans son dépit, et, de sa massue, il lui fracasse le crâne. » — Ce mythe scandinave, c'est l'Amour sacrifié (presque) à la Puissance. Identique est le sens de la légende allemande du Moyen-Age. Avec le ton de l'époque, le ton intime et rustique d'un Téniers, elle marmotte que : Richesse ne fait pas Bonheur, et l'empêche souvent. Il y avait une fois un paysan de la Hesse, si pauvre, qu'il n'avait pas de quoi se bâtir une grange. Il s'adresse au Diable, lequel se charge de bâtir la grange, du jour au lendemain, avant le premier chant du coq, si le paysan s'engage à lui donner « un bien qu'il possède mais qu'il ne connaît pas encore ». Accepté. Or la femme du malheureux est enceinte, et l'enfant sera le salaire du Demiurge. Déjà la grange est bâtie ; il n'y a plus qu'une tuile à poser, et il est encore nuit. Mais la femme du paysan s'en va incontinent dans la basse-cour, et elle fait si bien le coq, que tous les cocoricos des fermes environnantes répondirent. Et le Diable s'enfuit, penaud, sous cette moqueuse fanfare matinale qui est comme l'éclat de rire de l'aube du bon Dieu.

Nous pourrions multiplier ces exemples. Mais ceux que nous venons de rapporter constatent suffisamment la trace des traditions mythologiques et épiques du Nord à travers le Moyen-Age allemand. Plus tard, loin que l'Art chrétien fut impropre à exprimer ces traditions, elles bénéficièrent, au contraire, de toutes ses ressources. Jamais le légendaire ne fut plus vivace, plus nombreux, plus fouillé, que dans l'Allemagne du xv^e siècle, à la veille d'Albert Dürer et d'Holbein. Il multipliait ses aspects par cela même qu'il avait plus de formes plastiques à son service. Ce sont les linéa-

ments de ce pandæmonium qui saillissent en angles si sauvages dans l'*Apocalypse* d'Albert Dürer ; c'est de tout ce mystère qu'est faite la profondeur, l'infini, la poésie terrible du grand artiste ; c'est la grande idée de Nécessité des dogmes du Nord, transposée dans la tristesse de son âme persécutée, qui fixe ces profils si stricts, qui bute ces fronts carrés, qui crispe ces sourcils dans une ombre soucieuse. Chez Holbein, le génie germanique aboutit plus touffu, et avec ce que le Moyen-Age lui a donné d'ingénuité et de bonhomie. L'idée même est dans Dürer ; dans Holbein, l'enveloppe, la vibration panthéistique de cette idée, ce merveilleux dont nous venons de noter quelques traits. Toutes les fantastiques morphes que le Moyen-Age allemand, en sa conception presque païenne de la Nature, envoluta autour des symboles du Nord, toute ces giroyantes créations fantômales de sylphes, de nains, de bêtes apocryphes, véritable grouillement nabot ou dégingandé d'un cauchemar de Callot, s'épandent formidablement dans *La Danse des Morts*. Mais, pour reprendre ici un point qui demande explication, et bien que ce que nous allons dire puisse paraître paradoxal, c'est précisément parce que ces artistes étaient chrétiens, qu'ils purent si bien exprimer l'ancien génie païen et idolâtre de leur patrie. En effet, le christianisme positif d'alors développait, surtout en Allemagne, un sens pratique de l'hyperbole, une vision raisonneuse, ergoteuse, des choses les plus lointaines, bien experte à démêler le chaos des vieux symboles. Par cette aptitude à garder, dans les plus effarantes conceptions, ce sentiment de la réalité, l'habitude, le pli, en quelque sorte, de la vie courante, domestique, ces artistes purent animer leur rêve d'une activité immédiate, l'enrichir d'une infinité de motifs familiers où l'âme se reposait, en toute intimité, et sans s'apercevoir qu'elle eût changé de sphère. Le chef-d'œuvre, dans la célèbre Madone d'Holbein, ce n'est pas même la Madone ; c'est cette famille bourgeoise agenouillée devant elle, c'est ce Jacques Meyer, bourgmestre de Bâle, avec sa femme, bonne poule allemande, ses deux garçons et ses deux filles, placidement campés en leur inaltérable bonhomie, sur le bord de cette suprême apothéose (1). Et c'est de même sur ce senti-

(1) A ce propos, voici un passage bien caractéristique d'Etienne Ianzkrana, prévôt de sainte Dorothée à Vienne (1477) ; ce livre a pour titre *La Route du ciel* : « Ensuite, assis

ment profond de la vie que s'appuya, chez les Dürer et chez les Holbein, l'ancien génie germanique (1).

Ce que nous venons de dire achèverait d'expliquer pourquoi le panthéisme scandinave, transposé dans les légendes, dans les *mærchen*, fut si vivace en Allemagne. De ce panthéisme l'Allemagne, tant au Moyen-Age que de nos jours, « a toujours admis le principe sans jamais le formuler. » Le christianisme n'y a rien changé, au contraire. Certains dogmes catholiques ont pu même être greffés sur d'anciens dogmes scandinaves (Apocalypse-Ragnarœcker). Un sentiment subjectif de la nature, voilà l'essence de ce panthéisme (2). Or le christianisme fortifiant cet esprit d'abstraction, en lui enseignant pour ainsi dire une gymnastique sûre, ne put que confirmer le panthéisme qui en découle. C'est ce que semble constater Heine, lorsqu'il dit qu'en Allemagne « artistes et savants, philosophes et poètes, tendent et aboutissent au panthéisme, seule doctrine qui lui paraisse d'accord avec les exigences du sentiment national. »

« Nos premiers romantiques, dit-il, agirent par un instinct panthéistique qu'eux-mêmes ne comprirent pas. Le sentiment qu'ils crurent une tendresse renaissante pour le bon temps du catholicisme avait une origine plus profonde qu'ils ne soupçonnaient. Leur respect, leur prédilection pour les traditions du Moyen-Age, pour les croyances populaires, pour la diablerie, la magie et la sorcellerie, tout cela ne fut qu'un amour réveillé subitement, et à son insu, pour le panthéisme des vieux Germains; et dans ces figures indignement barbouillées et méchamment mutilées, ils n'aimaient vraiment que la religion antichrétienne [point tant que cela antichrétienne] de leurs pères. J'ai dit comment le christianisme avait absorbé les éléments de la vieille religion germanique; comment, après une outrageante transformation [ne serait-ce beaucoup dire?], ces éléments s'étaient conservés dans les croyances popu-

en sa maison avec sa femme et ses enfants, leur père leur demande ce qu'ils ont retenu du sermon, il leur dit ce dont il se souvient lui-même. Il les questionne sur ce qu'ils savent. Il fait ensuite apporter quelque chose à boire, puis il chante avec tous les siens un beau cantique à la louange de Dieu, de Notre-Dame ou des chers saints du Paradis, et il se réjouit ainsi saintement en Dieu avec tout son petit monde. »

(1) Sur la ligne de ces artistes plaçons Hoffmann et Weber.

(2) Cf. Novalis. Voyez, dans M^{me} de Stael, *De l'Allemagne*, p. 108. *De la contemplation de la Nature*.

lares du Moyen-Age, de sorte que le vieux culte de la nature fut considéré comme impure et méchante magie, que les vieux dieux ne furent plus que de vilains diables, et les chastes prêtresses d'infâmes sorcières... Nos romantiques voulurent restaurer le Moyen-Age catholique, parce qu'ils sentaient qu'il y avait là beaucoup de souvenirs sacrés de leurs premiers ancêtres et de leurs nationalités primitives conservés sous d'autres formes. Ce furent ces reliques souillées et mutilées [?] qui éveillèrent dans leur âme une si vive sympathie, et ils détestèrent le protestantisme et le libéralisme qui s'efforçaient de détruire *les restes sacrés du germanisme avec tout le passé catholique.* »

De ce « germanisme » nous venons de suivre les traces jusqu'à la Renaissance. Ces traces disparaissent à l'époque de la Réforme. On ne lit plus que la Bible. Les Luthériens vendent, dilapident les chefs-d'œuvre d'Albert Dürer comme « vieux tableaux papistes » (1). L'artiste choyé de l'époque, c'est Hans-Sachse, le bon meister-sanger de Nuremberg, le poète de la Réforme, cordonnier de son état. Ce qui l'a sauvé de l'oubli, c'est d'avoir traduit des psaumes pour le culte réformé. La gloire ne coûtait pas cher alors ! Wagner, dans ses *Maîtres chanteurs*, a caressé le type de ce Hans-Sachse, cela bien forcément. S'il l'eût pris tel que l'histoire nous le donne, solennel et pédant cordonnier-poète, personne n'eût supporté ce savetier de Pathmos.

La Réforme aboutit à la guerre de Trente Ans. L'Allemagne perdit tout dans cette guerre, son vieil esprit et son indépendance. Lorsqu'elle sortit, exténuée, de la lutte, lorsqu'elle voulut se ressaisir, ce fut une inexprimable stupeur ; elle se recoucha, désespérée, dans les ténèbres. Une lueur pourtant pointait au loin. Il y avait des splendeurs, là-bas. Le « soleil du grand siècle » se levait sur l'Europe. Un de ces rayons toucha la vieille Allemagne défaillante. L'Olympe auroral prêtait sa lueur au Walhall crépusculaire. L'Allemagne se ranima un peu dans cette clarté. Au bord de l'apothéose de Versailles, elle s'assit, triste, oppressée de souvenirs qu'elle devait taire. Il lui fallut imiter, suivre le goût de ce siècle qui n'était pas son siècle. Elle eut aussi ses poètes à perruque, les Hagedorn, les Gellert, les Weiss ; mais son cœur ne les comprenait

(1) Le protestantisme contribua pourtant, involontairement, à fortifier l'ancien esprit germanique. Nous y reviendrons.

point; et, pour comble de malheur, son Louis XIV, à elle, son Frédéric, devait laisser dans cet exil le génie allemand imposer à la patrie du mysticisme le scepticisme de Voltaire. Mais ce délaissement même est favorable à la maturation de la véritable pensée germanique. Ignorée, elle n'en est que plus indépendante; elle peut, sans entraves, se mettre à la recherche des sources perdues depuis la Renaissance, et, quand elle les a retrouvées, y puiser à loisir des forces qui, bientôt, s'épanouiront dans les grandes œuvres des Lessing, des Klopstock, des Goethe et des Schiller. C'est l'Angleterre qui la guide dans ces recherches. Georges II fonde l'université de Göttingue. Bodmer présente Shakespeare. Hamlet, c'est encore le Nord, scandinave, c'est le Danemark, ce Danemark, qui avait pour Odin un culte tout à fait spécial, distinct des ritualités générales, ce Danemark où le poète Ehlenslœger soulèvera bientôt tant d'enthousiasme, en ressuscitant les Dieux du Walhall. Le XVIII^e siècle de Frédéric s'en va. Wieland en abrite les derniers violons dans la forêt enchantée d'Obéron; et, par dessus ces mourants pizzicati, Klopstock fait retentir les vastes orgues de la *Messiadé*.

Klopstock : il contribua beaucoup à la revivification du vieil esprit germanique. Chose singulière à première vue, c'est l'écrivain le plus chrétien de l'Allemagne qui prépara la renaissance du panthéisme du Nord. Pourquoi? Parce que la *Messiadé* intronisa une sorte de romantisme théologique qui donna du beau religieux une idée plus libérale, cependant que, d'autre part, conséquence assez inattendue, le Protestantisme, l'esprit d'examen, en limitant les dogmes classiques, facilitait le développement d'une autre catégorie d'idées et de notions religieuses. Et ce fut le vieux panthéisme du Nord qui, d'abord, poussa la porte ainsi déverrouillée. Klopstock, en répandant une conception plus large du beau religieux, comme Châteaubriand, plus tard, en France, en orientant les âmes vers un mysticisme plus métaphysique que dogmatique, acheva ce que le Protestantisme avait préparé. Alors la poésie d'Ehlenslœger fut comme le soleil qui vint illuminer, vivifier, préciser cette atmosphère de mysticisme épars depuis Klopstock. Ce grand rêve de mélancolie, vague jusqu'alors (1), elle le dramatisa, elle le modéla. Les symboles du Nord le sculptèrent. Il se

(1) N'oublions pas que la moitié de la *Messiadé* est sans objet direct.

formula sous l'enveloppe des traditions nationales; il revêtit les plastiques véhémentes des volitions légendaires. Tel fut, en Danemark et en Allemagne, le rôle du théâtre et des poèmes d'Ehrlenslœger : *La Mort de Balder, Les Dieux du Nord, Staerkodder*, etc. Cette influence de son œuvre sur l'esprit allemand est bien incontestable, puisque c'est par l'Allemagne que le reste de l'Europe connut le poète danois.

Nous venons d'indiquer les principales circonstances intellectuelles qui précédèrent, entourèrent ou suivirent l'apparition de l'épopée des *Nibelungen*. Ces circonstances ou préparaient cet événement, ou en frayaient la portée. Cependant, édité pour la première fois à Berlin, en 1782, par Chr. Muller, le poème demeura longtemps inconnu au-delà d'un certain cercle d'érudits (1). On peut même dire qu'il entra dans une troisième et suprême phase d'élaboration; qu'il lui fallait passer par la critique avant d'être irrévocablement fixé. Le travail de Chr. Muller fut plutôt d'exhumation que d'édition. Restait à nettoyer cette vieille médaille dont on ne pouvait démêler les profils. L'aspect gothique des manuscrits pouvait faire penser à quelque roman de chevalerie. Mais bientôt, sous le minnesänger, on retrouva le Skalde, investigations premières qui aboutirent à l'édition de Van der Hagen (1810), puis à celle de Zeune (1815). Ces deux éditions semblent s'être fort répandues en Allemagne. Elle se réveillait alors d'Iéna. Plus heureuse qu'au lendemain des Trente Ans, elle put se ressaisir. C'est que maintenant elle s'affermissait en la vieille âme forte que lui avait révélée, en elle-même, l'épopée des *Nibelungen*. Dans l'épopée elle retrouvait sa gloire barbare, sa nationalité pure, tout le faisceau des armes ancestrales. Et c'est le souffle du vieux poème, hélas! qui gonfla le cœur forcené de Théodore Kœrner. L'œuvre désormais était populaire. La critique toutefois était loin d'avoir complété ses travaux à son égard. Ils durent encore, je crois. Le texte dûment fixé, restait à établir les origines du poème. Auguste Schlegel, il me semble, donna l'exemple de ces nouvelles investi-

(1) Voici ce qu'en dit M^{me} de Stael (1810), qui, en sa qualité d'amie d'Auguste Schlegel, eût pu en savoir davantage. Il est vrai que Schlegel n'avait pas encore entrepris ses travaux sur l'épopée nationale des Allemands : « On vient de retrouver un poème épique intitulé les *Nibelings* (*sic*) et composé dans le xiii^e siècle », mention précédée d'une phrase qui montre que l'auteur prend ce poème pour un roman de chevalerie.

gations (1818). Mais, à ce point de vue, les travaux de Lachmann restent les plus solides (1826) (1). La grande révélation avait, entre temps, jailli des *Eddas*. Mieux connues, grâce à la belle édition de Finn-Magnussen, elles fournirent une admirable base pour l'étude des *Nibelungen*. On retrouvait, dans les sagas, les éléments primordiaux du poème, les éléments que l'Islande avait recueillis, purs de toute influence latine. Mais qu'il nous suffise d'indiquer ce détail essentiel. Il n'entre pas dans notre sujet de faire un exposé total des travaux critiques qui mirent l'œuvre au point. Après Chr. Muller, Van der Hagen, Zeune, Schlegel et Lachmann, nous devons seulement citer encore la belle édition de Karl Simrock (1827), à l'occasion de laquelle Goethe prononça qu'il n'était plus permis à personne d'ignorer le *Nibelunge-nôt*; et surtout la *Mythologie allemande* des frères Grimm (1835), qui certainement a ouvert de nouveaux points de vue à l'étude des éléments mythiques de l'épopée. Fragmentaires, incompréhensibles dans le poème, ces éléments, ces traces mythiques, désormais se complétaient, s'expliquaient par leurs développements ou leurs antécédents enfin dévoilés. L'évocation ne restait plus comme barrée. Du fond des temps légendaires, elle surgissait, s'avancait; et, toujours grandissante, elle se déroulait, se compliquait, se peuplait, suivant l'optique de plans toujours plus rapprochés. Des activités de plus en plus militantes, de plus en plus plastiques, magnifiaient les antiques symboles. Le Mythe des Temps Barbares devenait le Légendaire du Moyen-Age, et ce Légendaire, le Panthéisme du XIX^e siècle.

On le sait : il y a toute une littérature des *Nibelungen*, il y a tout un art des *Nibelungen*. Mais nous devons abrégé ce regard rétrospectif. Qui ne connaît les fresques de Cornélius et la tragédie de Frédéric Hebbel? Ces belles œuvres, définitives en leur temps, ne sont plus guère aujourd'hui qu'un vestibule au *Saint des Saints*, où nous allons enfin pénétrer tout tremblant; — ou plutôt, pour rester dans la couleur du pays, elles sont comme le sentier que l'on suivrait le long d'une montagne des bords du Rhin, pour arriver là-haut, ébloui, à la gloire coronale d'un Burg dominateur.

(A suivre.)

EDMOND BARTHÉLEMY.

(1) *Traité sur l'origine et la signification des Nibelungen*, (1826.)